

À propos d'une autobiographie dentaire

About a dental autobiography

Colette Westphal

psychiatre, psychanalyste

Correspondance

4 rue Alfred Mézières, 54000 Nancy
coletwestphal@orange.fr

Alain Westphal

*Ancien MCU-PH à la Faculté d'Odontologie de l'Université de Lorraine,
initiateur de l'enseignement optionnel d'Histoire de l'Odontologie en 1999*

Correspondance

4 rue Alfred Mézières, 54000 Nancy
westphalalain@orange.fr

Mots-clés

- Dent
- Représentation imaginaire
- Valeur
- Luiselli

Résumé

Nous proposons une communication à deux voix autour du livre « L'histoire de mes dents » écrit par une jeune romancière d'origine mexicaine, Valeria Luiselli. Le personnage principal est un collectionneur, devenu commissaire-priseur, qui décide de vendre aux enchères ses propres dents, faussement attribuées à des célébrités passées ou actuelles, dans une perspective « phrénologique » ou plus exactement, dans ce contexte, « odontologique ». L'important n'est pas l'objet en soi mais l'argumentaire pour le vendre, jusqu'à se vendre lui-même, dents comprises. Relatée dans un style hyperbolique, cette entreprise cocasse est l'occasion de décliner diverses dimensions relatives à la dent, entre déchet et fétiche, morphologie et personnalité, matérialité et statut social ou histoire de vie fantasmée. Un rapprochement sera évoqué avec d'autres œuvres littéraires où une partie du corps acquiert la fonction de représenter la personne entière.

Keywords

- Tooth
- Imaginary representation
- Value
- Luiselli

Abstract

We propose a two-voice communication about the book «The Story of my Teeth» written by a young Mexican novelist Valeria Luiselli. The main character is a collector, now auctioneer, who decides to auction her own teeth, falsely attributed to past or current celebrities, from a «phrenological» perspective or more accurately in this context, «odontological». The important thing is not the object itself but the argumentation for selling it, even to sell itself, including teeth. Related in an hyperbolic style, this funny business offers the opportunity to discover various dimensions in relation with the tooth, between waste and fetish, morphology and personality, materiality and social status or fantasy life history. A connection will be discussed with other literary works where a part of the body acquires the function of representing the whole person.

La genèse de cette communication est un effet du hasard : la découverte fortuite, dans la devanture d'un libraire, d'un ouvrage au titre accrocheur et à la couverture fantaisiste (Fig.1). Il y est question d'histoire, non de la grande histoire de l'odontologie, mais de petites histoires inventées où la dent devient objet de collection, blason identitaire ou relique précieuse, dont la valeur repose sur la manière d'en parler. L'originalité tient aux jeux littéraires décalés que l'auteur applique à des caractéristiques dentaires.

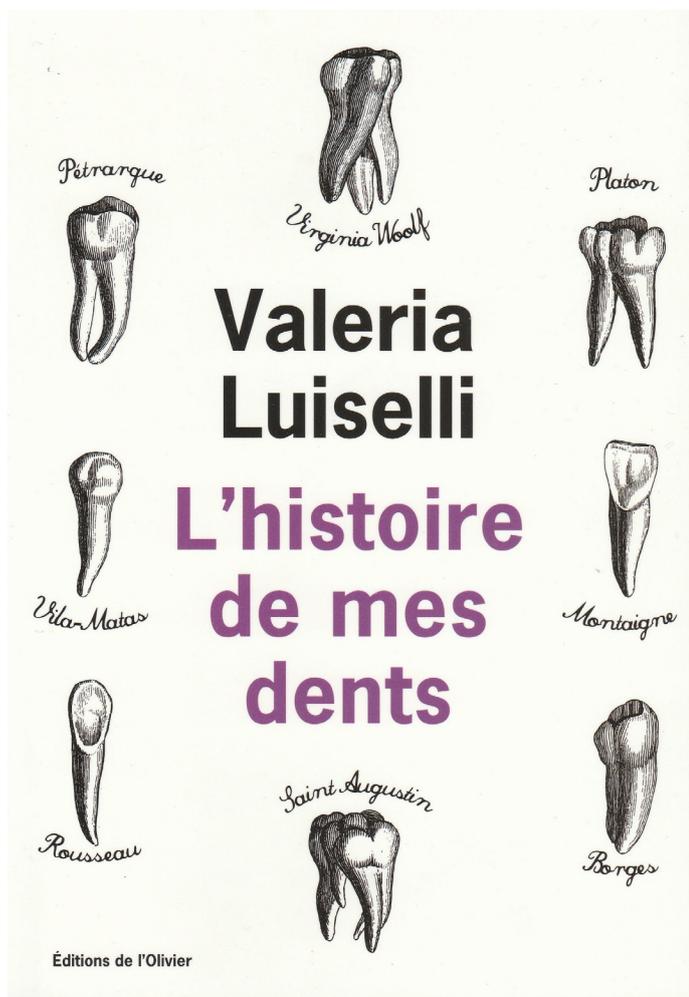
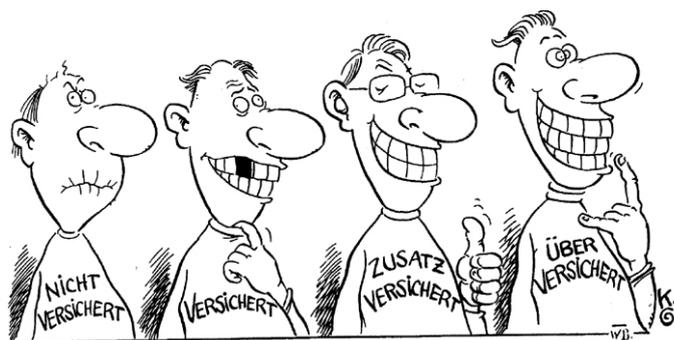


Fig. 1. Première de couverture de l'ouvrage, *L'histoire de mes dents*, Les éditions de l'Olivier, 2017

Les conditions d'écriture du livre méritent d'être mentionnées. Valeria Luiselli, née en 1983 au Mexique, fille d'ambassadeur, a grandi dans une diversité de cultures et de langues à la faveur des mutations familiales. Ses références littéraires sont multiples avec une prédilection pour les récits de vies imaginaires, fréquents dans la tradition hispanique. Elle reprend la pratique des histoires racontées aux ouvrières du tabac à Cuba, pour proposer aux salariés d'une usine située à la périphérie de Mexico la construction à plusieurs, par ajouts successifs, d'une fiction qui raconterait les aventures d'un personnage dont l'ambition est de transformer sa bouche en sourire de star et sa vie en œuvre d'art. Le livre est d'abord publié en espagnol en 2013, puis en anglais et enfin en français en 2017. Il répond à la catégorie du roman picaresque, c'est-à-dire faussement autobiographique et extravagant. Le modèle de ce genre littéraire réside dans le Don Quichotte de Cervantès. Référence présente dans le choix du nom du personnage principal : Gustavo Sanchez Sanchez...

Un récit en deux temps

Le personnage principal, surnommé Grandroute, témoigne de deux passions : son surinvestissement dans sa denture et sa profession de commissaire-priseur. Les gains de cette dernière permettraient d'acquérir une superbe denture car tout le monde ne dispose pas d'une excellente assurance dentaire comme au Luxembourg (Fig. 2). Il sait qu'un écrivain a pu le faire grâce à la rédaction d'un roman. Il confiera finalement la rédaction de son autobiographie dentaire à un certain Jacques de Voragine rencontré par hasard. Il faut mettre en parallèle les récits de Grandroute et Voragine pour tenter d'y voir clair dans ce récit volontairement complexe, plein de citations vraies ou inventées et, au-delà des clichés sur la dentisterie, de connaissances assez précises à son sujet.



Die 4-Kassen-Gesellschaft

Fig. 2. Dessin humoristique montrant la situation des patients selon leur modalité d'adhésion à une caisse d'assurance santé (origine luxembourgeoise non précisée)

Qui est Grandroute ?

Dans sa biographie, on parle de sa femme Flaca et de son fils Siddhartha dans des termes plus ou moins flatteurs : « je ne l'avais plus revu depuis que j'avais quitté Flaca, car cette vieille truie me l'avait interdit. Mais on ne peut pas me reprocher de n'avoir pas fait mon devoir : j'ai envoyé un chèque pour la pension alimentaire de l'enfant [...] jusqu'à ce qu'il ait atteint 18 ans, puis j'ai arrêté –rien ne sert d'élever des parasites ». Voragine précise : « je l'ai tout d'abord pris pour un menteur invétéré » puis « je me suis rendu compte qu'il s'agissait moins de mensonge que de dépassement de la vérité ». Il raconte ses dentitions et l'évolution de sa denture depuis son enfance : sa disgrâce dentaire congénitale, ses souvenirs de douleur, de soins comme les extractions multiples. Cela nous renvoie aux expériences de Schwob, 1903 (texte disponible en ligne) ou Le Clézio, 1964 (Ruel-Kellermann, SFHAD 2017). Il naît avec quatre dents en bouche. Ce qui est souvent décrit comme la marque de grands personnages tels que Louis XIV ou Napoléon. Le père, intrigué, demande à l'infirmière si cela est fréquent au Mexique. Elle répond, sur la base de la génétique, que c'est une caractéristique des caucasiens alors que, selon son père, l'enfant est foncé comme l'intérieur du chas d'une aiguille. Il n'en veut d'ailleurs pas et propose de le laisser sur place car soit il y a eu un échange involontaire de bébé soit il pourrait ne pas être le père... Grandroute précise que pendant sa scolarité, il n'ouvre jamais la bouche, même au moment de l'appel. Selon lui, ce silence n'était pas dicté par la peur de laisser apparaître des dents de guingois. Il parlera de son chef en précisant qu'il a : « le sourire légèrement sinistre de ceux qui sont beaucoup allés chez le dentiste ». Plus tard, Voragine le découvre édenté et précise : « il avait perdu ses fausses dents adorées, si bien qu'une chose aussi ordinaire que parler n'était certes pas impossible, mais une lutte constante contre l'humiliation ».

D'emblée, il confesse sa vocation précoce de collectionneur en commençant par les rognures d'ongles de son père, les pailles, élastiques et trombones, ses propres dents, et j'en passe. Voragine précise : « Il décrivait des objets, sans qu'aucun fut effectivement là : des collections de dents bien sûr, mais aussi des cartes anciennes, des pièces détachées d'automobiles, des poupées russes... ».

Parallèlement, il veut être reconnu comme le meilleur commissaire-priseur au monde et s'enrichir pour payer les dents qu'il convoite. Il en définit la vocation : « je n'étais qu'un modeste vendeur d'objets mais d'abord et avant tout un amoureux et un collectionneur de bonnes histoires, ce qui est la seule méthode honnête pour modifier la valeur d'un objet ».

Pendant sa formation de haut niveau aux USA, il participe à une vente aux enchères où il acquiert les dents de Marilyn Monroe et se les fait greffer à Mexico. Pendant des mois, il ne se départira pas d'un large sourire. Cette chance sans pareille lui permettrait d'écrire la légende magnifique de son autobiographie dentaire. Il dit : « Je suis le seul, l'unique Grandroute. Et je suis mes dents ». Comme l'a illustré la polémique sur les «sans-dents» en 2014, on a tendance à identifier la denture avec le statut social (Fig. 3). Depuis les tableaux de Brueghel, la présence de chicots est un marqueur de la misère (Fig. 4).



Fig. 3. Sérigraphie de l'artiste Christopher Dombes qui a circulé sur internet en 2014 lors de la polémique autour des «sans-dents» (Wikipedia – édentement)



Fig. 4. La dent comme marqueur social de la misère. Dessin de Rémi Malingré offert pour les 60 ans d'une association caritative (Est républicain du 20 octobre 2006)

Pour vendre sa première collection, le Père Luigi lui permet d'accéder à un local dans la paroisse Sainte Apolline. Voragine indiquera : « Siddhartha, un ambitieux salaud de la pire espèce, y vit l'opportunité de mettre la main sur la collection de son père [...] Il suggéra une vente aux enchères, dont les recettes reviendraient à l'église, selon un pourcentage raisonnable ». Outre une molaire ayant appartenu à John Lennon, il disposait également de dix de ses anciennes dents, les plus belles. Le premier point saillant de ce texte est la description des dents de la collection selon une démarche de type phrénologique, que l'on devrait donc ici qualifier d'odontologique, où les particularités anatomiques des dents reflètent la personnalité de leur propriétaire. Sachant qu'un café vaut 1 peso et le pain 5 pesos, il va donner une valeur à chaque dent selon la personnalité de son donateur. Il va vendre non plus des dents mais des noms et des histoires, de préférence hyperboliques. Autrefois on vendait bien de l'amalgame américain. On retrouve peut-être une certaine idolâtrie de la denture dans la presse du 29 janvier 2019 : la vente des dents qui ont sauvé le monde, lorsque le fils du prothésiste de Winston Churchill a vendu les prothèses de ce dernier pour 21500 €.

On peut classer les dents de la moins chère à la plus chère (Fig. 5), à savoir 800 pesos pour Lemb, un poète et critique littéraire anglais, mais 7500 pesos pour Rousseau et son ultime dent disponible. Une dent de Virginia Woolf est mise à prix 1500 pesos. Son psychiatre, George Savage, adhérait à une théorie médicale très commune dans les années 20 et bien connue des dentistes : l'infection focale. Pour traiter son instabilité mentale, il recommande en juin 1922 l'extraction de trois dents et l'écrivaine en a décrit ses très mauvais souvenirs. Cela ne l'empêchera pas de se suicider en 1941. A propos de l'anesthésie au protoxyde d'azote, on peut lire Gas dans le recueil « The captain's deathbed and other essays ».

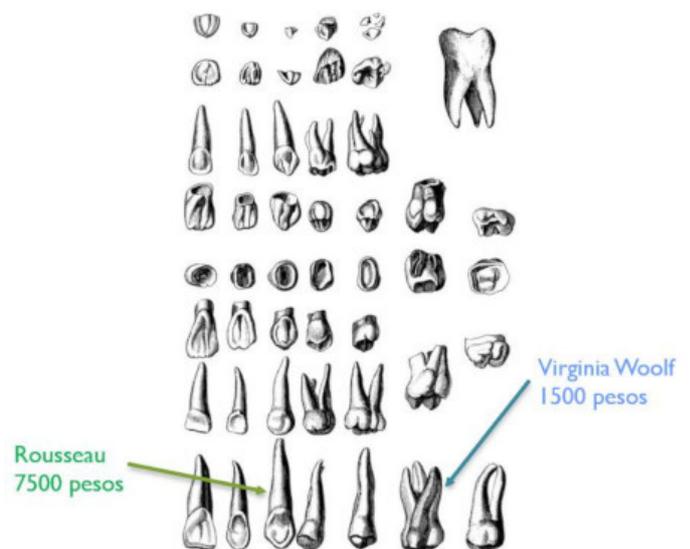


Fig. 5. Human teeth, old medical atlas illustration digital image 121 (Pinterest)

Malgré la crise de panique qui accompagne ses retrouvailles avec son fils lors de la vente, Grandroute finira par se vendre à celui-ci pour 1000 pesos, lui-même avec toutes ses dents. Voragine envisage les hypothèses sur la perte des dents de Grandroute : Siddhartha a gavé son père de narcotiques puis l'a conduit dans un dispensaire dentaire où deux sinistres dentistes lui ont enlevé ses précieuses dents. Ou alors, alcoolisé, Grandroute aurait heurté tant de fois le goudron qu'il en aurait perdu tout simplement ses dents, même si cela paraît improbable. Il n'y a pas que les dentistes qui font perdre des dents.

Le vécu de ses extractions dentaires multiples

C'est le second point saillant où il témoigne de son martyre dentaire, ce qui est assez pléonastique. Quand il se réveille, il ne sait plus où il est, ni ce qui s'est passé. Il sait simplement que c'est un nouveau jour du fait de sa classique érection matutinale. Il décrit le ressenti physique de la perte des dents, en particulier lorsqu'il passe sa langue sur le voile de son palais. Il dit : « Je n'ai pas reconnu ma propre voix sans le cadre solide de mes dents ». Voragine précise : « je l'ai pressé de se faire faire une dentition provisoire, pour qu'il commence à manger correctement, que nous puissions nous mettre à la transcription de son autobiographie dentaire ».

Il est clair pour lui qu'il est dépressif et il décrit un cauchemar à propos de quatre clowns. L'un suggère respectueusement d'aller voir un psychologue ou un psychanalyste. Le quatrième lui fait comprendre que son fils lui a volé ses dents. Sa réaction semble paradoxale : « j'avais perdu mes dents, j'avais dormi sur un banc, j'avais donné mon accord pour être humilié et sentimentalement torturé par mon propre fils mais, en dépit de tout cela, j'étais dans un état d'esprit extravagant d'aventurier tropicalement romantique ».

C'est alors la rencontre avec Voragine et le contrat pour la rédaction de son autobiographie dont il insiste sur le fait du caractère essentiellement dentaire.

Le message final de Voragine annonce la mort de Grandroute

Son dernier message est adressé à Siddhartha qui a été reconnu responsable du vol de la collection de son père et se trouve en prison. Le message a été trouvé sur la table de nuit, à côté du lit de mort, sous le verre dans lequel trempait le dentier. Voragine en lit le contenu : « Je suis désolé de t'avoir créé des ennuis, que tu sois en prison, et de ne pas avoir été le meilleur des pères. Et puis aussi, je n'ai pas trouvé toutes les choses que tu m'avais demandées. Et voici mes dents, et ton verre d'eau. Tu peux également garder tous mes objets de collection, et les dents de Marilyn Monroe, qui, de toute façon, étaient fausses ». Est-ce le mensonge de l'arracheur de dents ou le boniment de commissaire-priseur qui a berné Grandroute ?

A propos des dents et des dentistes

Comme dentiste, ma lecture de l'ouvrage est orientée et j'y vois une excellente occasion de recenser certains clichés sur notre profession, véhiculés de longue date et plus ou moins consciemment. Les dents ont un impact social important et influencent l'image de leur porteur d'où parfois un certain attrait pour les fausses. Les actes dentaires sont douloureux, onéreux et le praticien, comme le commissaire-priseur, sont suspectés non de mensonge mais de «dépassement de la vérité». L'écrivaine est pourtant une jeune trentenaire au charmant sourire qui n'a pas dû connaître une telle situation (Fig. 6). Finalement, tous les composants du «blouse du dentiste», et non blues selon Boris Vian, sont présents dans ce texte de 1958.

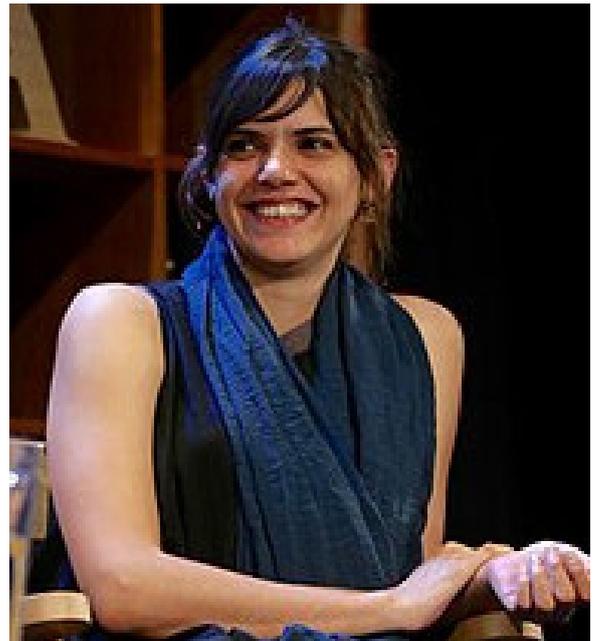


Fig. 6. Valeria Luiselli en 2015 (Wikipedia)

Des dents à la chevelure et à l'appendice nasal

Pour élargir la dimension imaginaire, je propose de mettre en perspective le livre de Valeria Luiselli avec deux œuvres de la littérature, où un autre attribut corporel acquiert également la fonction métonymique de représenter la personne entière.

C'est le cas pour la chevelure qui, comme la dent, fait partie du corps tout en possédant une forme d'extériorité qui la rend détachable et susceptible d'être conservée quand elle n'est pas éliminée en tant que déchet. La tresse coupée prend valeur de relique dans le roman symboliste « Bruges la Morte » écrit en langue française par l'auteur belge Georges Rodenbach et publié en 1892 (Fig. 7). A noter que le roman a été adapté au cinéma et pour l'opéra par Korngold. Ici la tonalité burlesque laisse place à une atmosphère confinée et funeste. Après le décès de son épouse, un homme se retire à Bruges dont les rues désertes et sombres sont en adéquation avec la noirceur de son âme. Il organise son logis en sanctuaire et sa vie en rituel. Je cite Rodenbach : « Chaque matin, il contemplait le coffret de cristal où la chevelure de la morte, toujours apparente, reposait. Mais à peine s'il en levait le couvercle. Il n'aurait pas osé la prendre ni tresser ses doigts avec elle. C'était sacré, cette chevelure ! » La vie semble renaître quand l'homme endeuillé rencontre une jeune comédienne en qui il retrouve les traits de la défunte. Mais l'illusion reste passagère et se dissipe tragiquement quand l'intruse s'empare de la relique vénérée. Profanation suprême qui conduit le veuf inconsolable à se saisir lui-même de la tresse pour étrangler celle qui tentait de lui faire quitter son enfermement. La chevelure, telle que Baudelaire la transcende dans ses poèmes, représente un appât privilégié qui condense le pouvoir érotique de la femme aimée. Pour terminer par un propos plus léger, la séduction inégalée de Marilyn Monroe tient certes à son sourire parfait qu'envie Grandroute, mais tout autant à sa blondeur éblouissante et savamment décoiffée !

Le second récit que je mettrai en perspective avec « L'histoire de mes dents » est une nouvelle russe de Nicolas Gogol intitulée « Le nez », publiée en 1836 (Fig. 8). Les personnages sont saisis au travers de détails incongrus de leurs habitudes de vie ou de leur conformation physique. Ainsi l'assesseur de collègue Kovaliov se caractérise par son nez. Alors que l'avantage social

va aux longs nez, le sien s'est trouvé écrasé à la naissance, de sorte qu'il perpétue la disgrâce de son aïeul affublé d'un nez en as de trèfle. Un matin, il découvre que son nez a purement et simplement disparu de son visage ! Gogol explore le thème jusqu'à l'absurde. Si un personnage peut se résumer à un trait, pourquoi un trait ne pourrait-il pas devenir un personnage ? Effectivement, Kovaliov, parti en quête de son nez, le reconnaît vêtu d'un uniforme de conseiller d'état. Le nez est à la fois matériau anatomique et personnification d'un idéal envié. L'évènement fait grand bruit en ville et alimente toutes sortes de rumeurs. Après des aventures cocasses, l'appendice nasal retrouvera sa place et la vie son cours normal. Le nez chez Gogol, comme la dent précédemment, est investi de significations imaginaires. Il est un marqueur de puissance, de réussite sociale et de séduction. Sans tomber dans la caricature psychanalytique qui assimilerait perte du nez et castration, la connotation sexuelle est bien présente derrière la situation extravagante. Dans une optique moralisante, cette nouvelle peut aussi se lire à la manière d'un conte fantastique qui dénonce la vanité de la beauté physique et du prestige social. Les deux niveaux de lecture se fondent sur un éloge des pouvoirs de la fiction, de la fable, genre qu'affectionne l'écrivain russe. D'ailleurs, au fil des péripéties, un attaché de presse conseille à Kovaliov de « faire écrire l'histoire du nez par un écrivain habile de la plume ». Manière subtile pour Gogol de se désigner et de terminer son texte par une boutade : « Le plus étrange, le plus inexplicable, c'est que les auteurs puissent choisir de tels sujets ! » Et retour à Valeria Luiselli, confrontée à cette question récurrente à propos des dents, sans réponse explicite. Là se loge le mystère de l'inspiration littéraire !

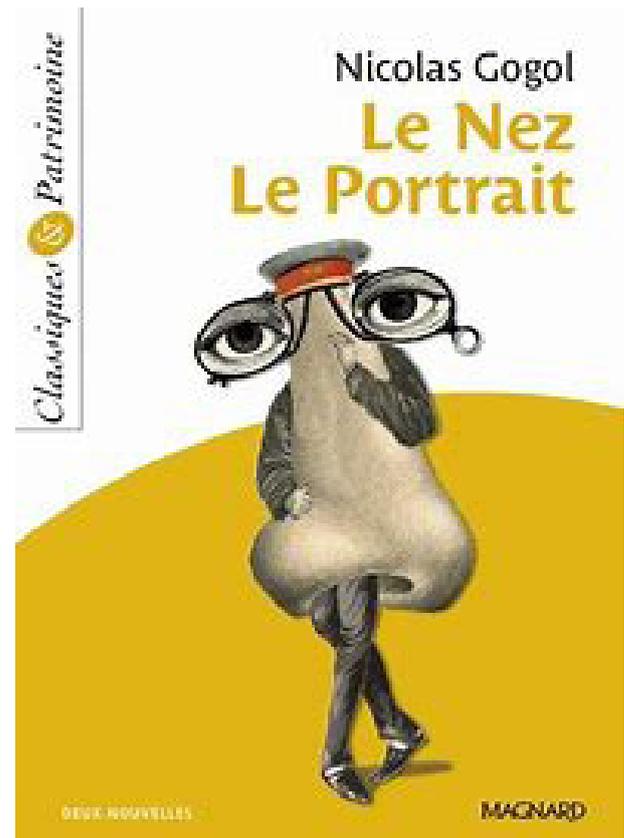


Fig. 8. Première de couverture de l'ouvrage *Le Nez, le portrait*, Paris, Magnard, 2020, collection Classiques et patrimoine

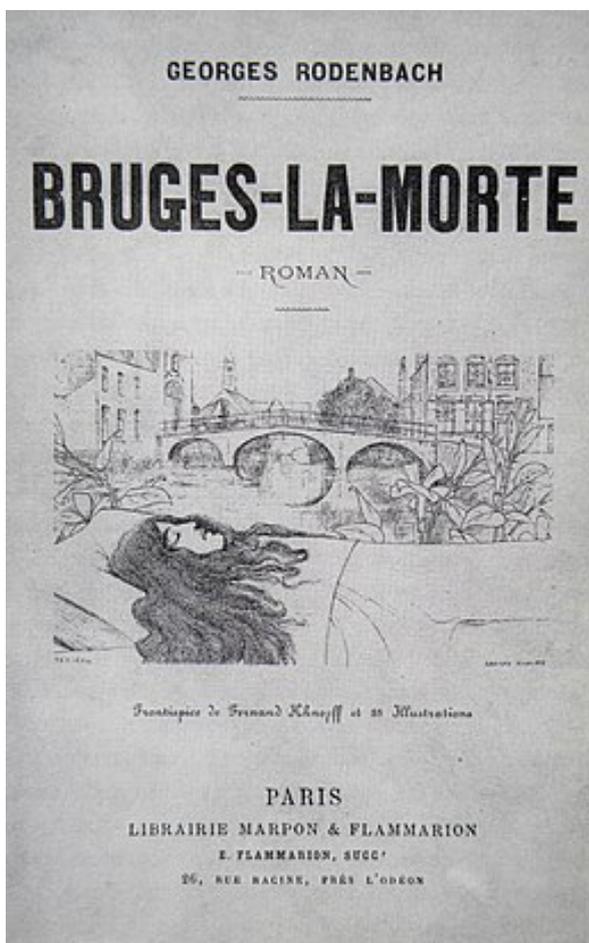


Fig. 7. Première de couverture de l'ouvrage *Bruges-la-morte*, Paris, Flammarion, 1892

Bibliographie

- GOGOL Nicolas., *Nouvelles de Pétersbourg* : Le nez, Paris, Flammarion, 1968.
- LUISELLI Valeria., *L'histoire de mes dents*, Paris, Les éditions de l'Olivier, 2017.
- RODENBACH Georges., *Bruges-la-morte*, Paris, Flammarion, 1892.
- RUEL-KELLERMANN Micheline, « Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur », *Actes SFHAD*, 2017, p. 30-37.
- SCHWOB M. (1867-1905), Bibliothèque Municipale de Lisieux, *Sur les dents* [en ligne]. Disponible sur www.bmlisieux.com/litterature/schwob/surleden.htm [consulté le 23 février 2020].
- WOLFF Virginia, Amazon Kindle, *The captain's deathbed and other essays : Gas* [en ligne, kindle]. Disponible sur lire.amazon.fr [consulté le 23 février 2020].



Société française d'histoire de l'art dentaire
Bibliothèque Interuniversitaire de Santé, Paris